

BUCHENWALD

10, rue Leroux - PARIS (16^e)

Bulletin trimestriel
DE L'AMICALE DES
DÉPORTÉS PATRIOTES
ET DE LA RÉSISTANCE
DE BUCHENWALD

AVRIL - MAI - JUIN 1947

Tél. : KLE. 71-50 - 87-52

Nous Continuons...

Deux années déjà se sont écoulées depuis le jour où ayant libéré le camp, nous avons accueilli les troupes américaines du regretté général Patton.

Deux mois et demi plus tard, le 1^{er} juillet 1945, nous fondions l'Association amicale des déportés résistants patriotes du camp de déportation de Buchenwald.

Dès l'ouverture de la séance inaugurale, la parole me fut donnée et j'ai dit :

Mes chers camarades,

C'est animé de sentiments divers que je prends la parole. Aujourd'hui, nous bénéficions d'une auréole, les déportés sont considérés, honorés, mais, demain, on les tolérera et après-demain, on les supportera. C'est l'éternelle histoire, celle qu'ont connu les combattants de 1914-1918.

Mes chers camarades, souvenons-nous de cette page d'histoire encore proche, affirmons et faisons connaître nos droits; je dis aux jeunes, à ceux qui n'ont pas été les héros de cette aventure mais qui en ont été les victimes : profitez de la leçon, n'écoutez pas certaines sirènes à voix charmeuses qui vous promettent « beaucoup de beurre sur du pain frais » et qui ne vous permettront de manger « que du pain très sec ». A vous je dis : N'oublions pas les victimes, honorons nos morts, aidons nos vieux, nos mutilés nos malades; n'oublions pas non plus les parents les veuves, les orphelins, restons UNIS étroitement, oublions ou négligeons les petites dissensions, pardonnons les

offenses passées, sachons nous hausser jusqu'au niveau de la grande œuvre à accomplir.

Les déportés constituent et continueront d'être S'ILS LE VEULENT, une sélection dans le pays.

Nous nous grandirons et nous garderons une grande place si nous savons rester dignes de nos morts, dignes du but que nous désirons atteindre, si nous savons œuvrer sans défaillance à la renaissance de la patrie.

Voilà, mes chers camarades, ce que j'ai dit le 1^{er} juillet 1945 en vous invitant à créer VOTRE Amicale de Buchenwald; on prétend que nul n'est prophète en son pays, je prétends qu'il faut modifier le proverbe et dire : « Nul ne suit un prophète en son pays », car le prophète ne s'est pas trompé, mais nul ne l'a suivi!

Aujourd'hui, je voudrais pouvoir vous dire : « Continuons », et je dois vous inviter à prendre la décision de « commencer »; il est grand temps, croyez-moi, si nous désirons ne pas perdre notre prestige, de nous grouper et d'agir; non seulement à l'échelon « national », mais encore à l'échelon « départemental »; dans chacun de nos départements, une section doit être créée pour faire vivre l'ESPRIT DES HOMMES DE BUCHENWALD, pour aider nos camarades plus malheureux, pour venir au secours de ceux qui ont perdu leurs soutiens, pour crier — en tous lieux, en toutes circonstances — QUE NOUS VOULONS « QU'ON NE REVOIE PLUS JAMAIS ÇA ! »

A l'œuvre, mes chers camarades, et fraternellement merci.

Frédéric-H. MANHES,
président.

DANS LA GEHENNE DE WEIMAR

Je tiens les faits suivants du chef de block Rudi
 Qui nous en fit, un soir, le récit que voici :
 Vous n'avez pas connu, nous dit-il, la misère,
 Qui, sans trêve, régnait à Buchenwald, naguère,
 Dans ce bagne nazi d'extermination,
 Dont l'horreur dépassait l'imagination!
 Affamés, épuisés par les douches,
 Les plus forts d'entre nous tombaient comme des mouches.
 Et, l'hiver, par un froid de moins trente degrés,
 Dans la neige, pieds nus, sans manteaux, sans bérets,
 On nous laissait debout, parfois, pendant trente heures,
 Pour offrir aux SS, auprès de leurs demeures,
 Le spectacle charmant, pour ces cruels bourreaux,
 D'hommes qui s'écroulaient comme de vieux chevaux.
 Maintes fois, ces bandits, poussant des cris de bêtes,
 Se ruaient dans nos rangs pour s'en prendre à nos têtes,
 Puis tiraient au hasard des coups de pistolet,
 Ou traînaient l'un de nous, à part, pour l'étrangler.
 Mais le plus doux plaisir de ces sadiques reîtres
 Était de ricaner sous les branches des hêtres,
 En lançant des brocards à plus de vingt pendus
 Dont la bise cinglait les corps raides et nus.
 Là-bas, dans la forêt, il est une carrière
 Où l'on extrait encor sous la schlague la pierre;
 Qui pourrait concevoir tous les drames sanglants
 Qui souillèrent ces lieux pendant plus de cinq ans?
 C'est là qu'un certain Schmidt — que le diable ait son âme! —
 S'acharnait sur les gueux qu'on livrait à la flamme.
 Aussi, dès qu'on voyait ce scélérat surgir,
 On grimpait sur un arbre ou tentait de s'enfuir.
 Un jour, il me saisit, avec dix camarades,
 Pour me faire goûter la saveur des noyades;
 Or, je pus échapper à la mort, grâce à Dieu,
 Avec l'aide d'un bras qui me tendait un pieu.
 Mais si j'étais sauvé de la mare gluante,
 Je n'avais point chassé de mon cœur l'épouvante,
 Car le monstre, étonné de me revoir vivant,
 Me frappa, de la botte et du poing, jusqu'au sang!
 J'étais encore heureux d'éviter de justesse,
 La potence, les gaz et l'institut SS
 Où, sur l'homme vivant, le médecin nazi
 Pratiquait des essais in anima vili.
 Tels sont les faits poignants, qu'en cercles autour des poètes,
 On entendait conter par le Kapo Rudi,
 Un soir que dans Weimar, sous un ciel sans étoiles,
 Les bombes déchiraient les voiles de la nuit.

Weimar-Buchenwald, le 18 février 1943.

Daniel CLUZEL,

(Sous le signe de la Bête.)

N.D.L.R. — Le principal responsable de ces atrocités est l'Oberführer Herman Fister, « la bête de Buchenwald », qui avait sous ses ordres le docteur Schobert, un sadique médecin-chef du camp. C'est ce médecin qui inventa les injections de benzine pour tuer en trois minutes les bouches inutiles.

Découverts dans un camp de prisonniers de guerre où ils se cachaient

et arrêtés en juillet 1945, ces deux monstres n'ont encore pas été jugés.

Le Rudi dont il est question dans la poésie était un chef de block du Kommando de Weimar qui s'appelait Rudolph, d'où son surnom Rudi.

Le livre de Daniel Cluzel : *Sous le signe de la Bête*, est en vente à son domicile, Lycée de Auch (Gers), au prix de 100 fr.

Libération

11 avril 1947 !... demain commencera le procès des bourreaux de Buchenwald !... Buchenwald !... pour tous, aujourd'hui, un nom parmi tant d'autres qui sont : Auschwitz, Bergen-Belsen, Dachau, Mauthausen, Neuengamme, Natzweiler, le Neckar, Oranienburg, Ordruff, Ravensbrück, le Strutof... pour ne nommer que les principaux centres d'extermination.

11 avril 1947 -... l'heure de l'expiation a sonné, mais les bourreaux vont-ils payer ?

Que tous ceux qui ont survécu et qui sont revenus, se recueillent longuement dans le souvenir des atroces visions d'hommes qui furent martyrisés jour après jour, qui furent massacrés, qui furent conduits froidement à la mort par l'épuisement, corps vidés de leur substance.

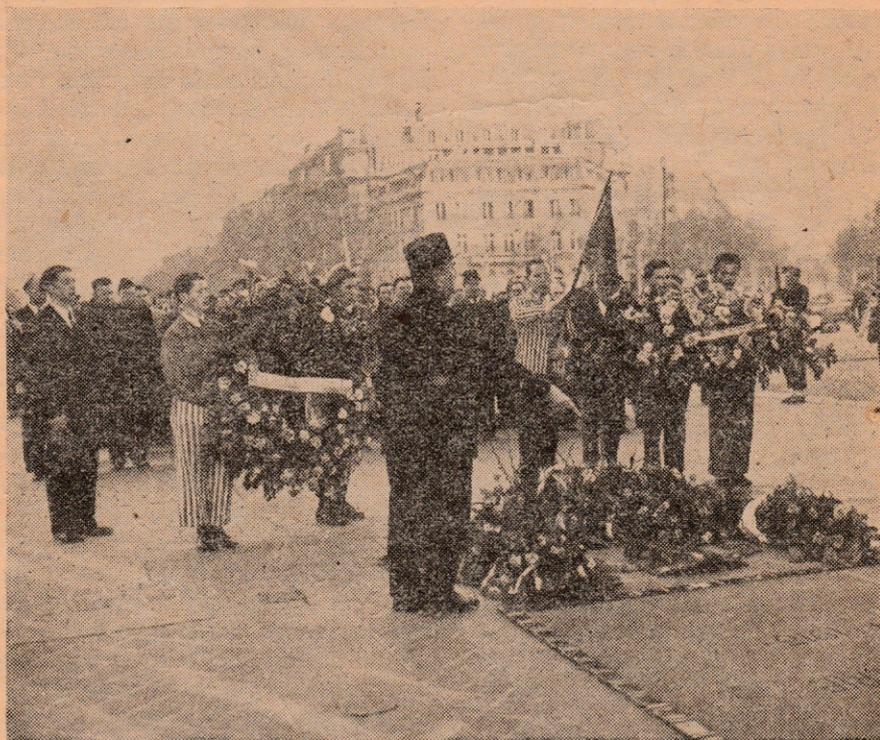
.....
 11 avril 1945 !... libération du camp de Buchenwald !... La plupart des Français et, même, la plupart des concentrationnaires réunis à Buchenwald ignorent encore pourquoi et comment fut préparée puis réalisée la libération. Je crois que le moment est venu d'exposer ces circonstances. Nous le devons au souvenir de ceux de nos camarades qui n'hésitèrent pas à courir une fois de plus de très gros risques.

.....
 — Chiens de Français ! sale race pourrie ! vous faites des projets sur l'avance des bolcheviks, mais détrompez-vous. Si par malheur ils avancent jusqu'ici, pas un seul de vous autres ne sortira vivant de Buchenwald, nous vous massacrerons tous, jusqu'au dernier ! »

Ainsi s'exprimait certain soir de fin mars 1945 un SS légèrement pris de boisson qui nous ramenait du travail et avait compris le sens de quelques mots échangés à voix basse ; cela traduisait bien les sentiments des SS à notre égard ; aucun doute ne pouvait subsister sur leurs intentions finales. Donc, une

seule solutions s'offrait à nous : être prêts à nous défendre ; c'est ce que nous avions prévu et que nous organisons depuis des mois déjà ; c'est également ce qu'ignoraient la plupart des Français qui sont re-

ralliés les Russes (soldats de l'Armée rouge) les Yougoslaves, les Espagnols et qui projette d'attaquer — de nuit, par surprise — les casernes SS, de rassembler tous les hommes en état de marcher, de gagner la forêt de Thuringe, d'y constituer un maquis... et puis... d'aller au devant des troupes américaines...



Dépôt des gerbes sur la Tombe du Soldat Inconnu le 11 avril 1947.

venus et, notamment, la plupart de ceux qui ont écrit sur « Buchenwald ».

Lentement, en appliquant des mesures incroyables de prudence, furent constituées les « Brigades françaises d'action libératrice », composées d'un état-major et de trois bataillons auxquels nous donnâmes les noms de MARCEAU, SAINT-JUST, HOCHÉ. La mise sur pied de cet organisme demanda dix mois de travail.

.....
Nuit du 2 au 3 avril 1945 !... examen des plans militaires par le Comité militaire international. Marcel Paul ne peut faire triompher le plan latin, plan offensif auquel se sont

Nuit du 4 au 5 avril 1945... nouvelle réunion ; Marcel Paul revient vers trois heures du matin ; définitivement le plan latin est écarté, la majorité s'est ralliée au « plan german » ; nous n'attaquerons pas, nous attendrons.

7 avril... les SS commencent l'évacuation du camp, ils mettent sur la route des milliers d'häftlings...

8 avril, l'évacuation continue, nous rassemblons au block 31 un maximum de Français ; selon notre plan défensif nous faisons serrer au maximum sur les blocks français ; les SS font partir les häftlings du petit camp et... brusquement, ils font sortir le block 11, puis le block

26 qui partent sans difficulté ; le block 31 reçoit l'ordre de partir, nous avons décidé de ne sortir qu'à la dernière extrémité, car nous voulons éviter de partir par le train; les SS arrivent pistolet au poing et tirent au travers du Block... nous sortons et montons vers la place d'appel ; partons-nous ?... Avec l'aide du camarade Tchécoslovaque Ladislav Hold (Pietro) nous opérons diverses manœuvres prévues par le Comité pour retarder le départ. Quelle en sera la suite ?... La réponse nous arrive : une escadrille américaine vient en rase-mottes, pique sur la tour, les SS arrêtent les départs, nous en profitons pour revenir au Block. Le sort a parlé, nous avons gagné, nous ne partons pas, aucun départ ne se fera plus, les camarades qui ont consenti à nous écouter sont sauvés !

11 avril 1945... Soleil resplendissant... la journée s'annonce pleine de promesses... cependant, on comprend dès le réveil que quelque chose de grave va avoir lieu... maintenant, on entend parfaitement le bruit du canon...

10 heures, nous distinguons même des tirs d'armes automatiques... une agitation très vive règne chez les SS... à n'en pas douter, ils préparent l'évacuation...

11 heures... la situation est de plus en plus tendue... l'alerte n° 2 est donnée à toutes les formations, nos quatre compagnies sont mobilisées sur place... les forces de chaque nationalité sont prêtes au combat... Tous les Français sont groupés maintenant dans les baraques 31, 34, 26, ainsi que dans les blocks 37 et 42... l'état-major français est au block 31...

Je vais, maintenant, céder la parole à Simon Lagunas, qui commandait la compagnie de choc de la brigade :

« **11 h. 30...** sur le pas de la porte du block 31, Marcel Paul, le colonel Manhès et Gilbert discutent à voix basse... ils sont calmes ! Soudain quatre détonations claquent... une batterie de 77 vient d'ouvrir le feu.

Midi... Marcel Paul, le colonel

Manhès et Gilbert sont demandés à l'état-major international... sur le pourtour du camp des groupes de SS circulent, l'air affolé.

Les cadres des quatre compagnies sont appelés au P.C. ; ils reçoivent cet ordre : « **Se rendre au block 11 pour recevoir les armes** »... Nous bondissons vers le lieu indiqué... Conduits par un Allemand nous repartons... nous dégingolons les rues défoncées qui conduisent vers le petit camp... A hauteur du block 50, nous nous dirigeons vers un dépôt de charbon... deux Allemands nous reçoivent... sur un geste de celui qui nous conduit, ils se mettent en action... le charbon voltige... en quelques minutes un mur est entièrement dégage... s'armant alors d'une masse de charpentier, l'Allemand brise une mince cloison... un véritable arsenal apparaît : 127 fusils, 2 fusils-mitrailleurs, des caisses de grenades, soigneusement graissés et enveloppés... les Français reçoivent 28 fusils, 1 fusil-mitrailleur, 2 caisses de grenades.

Nous repartons... les balles sifflent à travers le camp... en grande hâte les armes sont remises à nos quatre unités... les ordres sont donnés pour l'attaque : deux sections de la compagnie de choc se lanceront à l'assaut de la tour, repaire central des SS ; les deux autres sections attaqueront sur la face ouest du camp... des hommes, armés de pinces isolantes, couperont le barbelé électrifié... les groupes de combat attaqueront dans le dos les groupes SS placés sur la butte, en vue de freiner l'avance américaine.

Dans les secteurs déterminés par l'état-major international, les formations de chaque nationalité se lancent dans la bataille... le plan prévu se déroule normalement... une demi-heure plus tard, l'ennemi est en déroute totale... des nids de mitrailleuses surpris se sont rendus en entier, sans même essayer de se défendre.

...Un agent de liaison nous rejoint, il porte un ordre : « **Les cadres de la compagnie de choc doivent rallier immédiatement le P.C.** ».

...Félicitations à la compagnie de choc... Maintenant, elle se rendra jusqu'à l'usine Gustloff, à l'entrée de la forêt ; elle commencera les opérations de nettoyage au nord et au sud de la route, jusqu'à l'intersection des routes devant Weimar... 10 minutes plus tard nous sommes sur les lieux... déployés en tirailleurs, la compagnie s'avance dans la forêt... la chasse à l'homme commence... les derniers résistants sont mis hors d'état de nuire... plusieurs prisonniers sont ramenés au camp sous bonne escorte... les tortionnaires, d'ailleurs, sont devenus doux comme des agneaux... un matériel important a été récupéré... après deux heures de bataille, nous atteignons le carrefour de Weimar... qu'allons-nous faire ?... quels sont les ordres ?... nous voudrions nous lancer à l'assaut de Weimar.

A ce moment, apparaissent les premiers chars américains... ils viennent vers nous. Le premier char s'arrête... un lieutenant couvert de poussière s'avance : « Qui êtes-vous ?.. Que faites-vous ?... les explications aussitôt fournies le rassurent, il serre chaleureusement les mains qui se tendent... il offre des cigarettes.

...Un bruit de moteur... un avion allemand évolue et subitement pique, crachant sa mitraille... Abritez-vous... Les chars tirent... l'alerte est passée... Un cycliste descend la route : « **Ordre de l'état-major, la compagnie de choc doit rentrer immédiatement au camp** »... c'était également l'ordre de l'officier américain... Rassemblement... la colonne s'ébranle... trois cents poitrines françaises chantent :

Un Français doit vivre pour Elle, Pour Elle un Français doit mourir...

Au camp, l'enthousiasme est indescriptible... Des Français, des Russes, des Tchèques, sautent de joie, s'embrassent, rient... au milieu de la grande place... plusieurs détenus allemands pleurent...

Comme nous les comprenons !... les uns sont arrêtés depuis huit ans, d'autres depuis dix ans, d'autres encore depuis douze ans. Douze ans sans liberté, douze ans dans la hantise de la mort ! »

Commémoration

C'est de cette journée que nous avons commémoré, à Paris, le deuxième anniversaire par deux cérémonies le 11 avril 1947.

A 18 heures, nous nous sommes rassemblés avenue des Champs-Élysées (carrefour Georges-V), puis derrière la musique de l'Air, gracieusement mise à la disposition de l'Amicale par M. Maroselli, ministre de l'Air. Nous avons remonté les Champs-Élysées jusqu'à l'Arc de Triomphe de l'Etoile, sous lequel nous avons déposé une gerbe au tombeau du Poilu inconnu et observé une minute de respectueux silence.

Beaucoup de nos camarades de la région parisienne étaient venus rendre hommage à Celui qui symbolise, pour nous tous, les héros morts au champ d'honneur et morts pour la France dans les combats pour la Libération et pour la liberté.

Craignant d'oublier de citer des camarades, car nous n'avons pas pu relever les noms des présents, nous nous excusons de ne citer personne car, parmi nous, il n'y a pas de personnalités, il n'y a que des camarades.

A l'issue de la cérémonie, n'ayant pas obtenu de la préfecture de police l'autorisation de descendre en cortège l'avenue Foch, nous avons supprimé la réunion prévue au pavillon Dauphine, et nous nous sommes réunis fraternellement dans un café de l'avenue de la Grande-Armée pour trinquer entre nous.

La note exacte fut d'ailleurs donnée par notre président qui dit simplement : « Mes chers camarades, je ne me lève pas pour prononcer un discours, je dis simplement que nous sommes heureux de nous être rassemblés pour saluer respectueusement, en la dépouille de l'Inconnu, la mémoire de tous nos morts, et de pouvoir, maintenant, lever nos verres à la santé des survivants, de tous nos camarades qui, pour des raisons diverses, ne sont pas avec nous ce soir. Mes chers camarades, je bois à votre santé et à la santé de vos familles. »

Nous nous sommes séparés un

peu vite, malheureusement, car la seconde cérémonie commençait à vingt heures à la Comédie-Française, sous la présidence de M. le président de la République.

M. Vincent Auriol, qui avait déjà

M. le ministre de l'Intérieur et M. le ministre des Anciens combattants, qui avaient accepté d'assister à la soirée, n'avaient pu venir, le premier étant parti pour un voyage ministériel en Afrique du Nord s'était fait représenter par son directeur de cabinet, notre camarade Henri Viguière, qui fut déporté et passa à Buchenwald; le second, M. Mitterand, frappé dans ses affections familiales par un deuil



Au cours du défilé on reconnaît le colonel Manhès, le général de Jussieu, Marcel Paul, Lastenet, etc...

voulu manifester sa sympathie aux déportés en recevant officiellement à l'Élysée les membres du Congrès international des anciens prisonniers politiques, qui s'est réuni du 30 mars au 6 avril, est arrivé à 20 h. 15 accompagné de Mme Vincent Auriol, de son fils, M. Paul Auriol, et de la charmante femme de celui-ci. Il était également accompagné de son chef de cabinet civil, notre sympathique camarade Reynal, déporté de Buchenwald.

Parmi les personnalités officielles présentes, nous sommes heureux de signaler : le ministre de la Justice, M. André Marie, notre camarade de Buchenwald, accompagné de Mme André Marie et de Mlle Marie, sa fille; le ministre de la Jeunesse, M. Pierre Bourdan était également venu en personne.

cruel, avait dû, lui aussi, se faire représenter par son chef de cabinet, notre excellent camarade Beauchamp, président de la Fédération nationale des déportés du travail.

M. le préfet de la Seine et Mme Verlomme étaient venus en personne, accompagnés de notre camarade de Buchenwald Riandey; M. le président du Conseil général et M. le président du Conseil municipal de Paris avaient bien voulu se faire représenter ainsi que M. le préfet de police; nous les remercions de la marque de sympathie qu'ils ont bien voulu manifester à notre association.

A son arrivée au théâtre, M. le président de la République a été accueilli par le colonel Manhès, par M. Pierre Bourdan, ministre de la

Jeunesse, par M. Touchard, administrateur de la Comédie-Française, par M. le préfet de la Seine assisté de Mme Verlomme et par notre camarade Marcel Paul. A son entrée dans le salon qui précède la loge présidentielle, le président a été reçu par

Mme Manhès, femme de notre président, et des fleurs ont été offertes par deux enfants de déportés à Mme Vincent Auriol, ainsi qu'à Mme Paul Auriol, belle-fille du président.

Dès son apparition dans sa loge, le président a été salué par une res-

plendissante *Marseillaise* chantée par la cantatrice Hélène Hémerly.

Aussitôt la *Marseillaise* achevée, le rideau de fer fut levé et, devant le rideau encore baissé, le colonel Manhès prononça l'allocution que nous reproduisons ci-dessous :

ALLOCUTION PRONONCÉE PAR LE COLONEL MANHÈS

« M. le président, MM. les ministres, MM. les officiels, mesdames, messieurs, mes chers camarades,

« Bien que mon désir soit de ne pas troubler l'attrait de cette soirée, j'aurais cru manquer au plus élémentaire des devoirs si je n'étais pas venu sur cette scène pour vous parler de Buchenwald et pour vous exprimer les remerciements de tous les anciens déportés du camp de Buchenwald qui se sont réunis avec les parents de leurs compagnons morts pour fonder une association amicale.

« Cette association, officialisée le 1^{er} juillet 1945, existait déjà — en déportation — sous une forme bien différente, certes, car elle était clandestine, elle se dénommait « Comité des intérêts français ».

« Deux années déjà se sont écoulés depuis que les *häftlings* survivants ont recouvré la liberté. Les circonstances ne nous ont pas permis de célébrer le premier anniversaire de notre libération; la cérémonie d'aujourd'hui, à laquelle M. le président de la République a bien voulu accorder sa présidence, est donc, en fait, la première commémoration de cet événement qui fut, pour nous, tellement important.

« Qu'était-ce donc que Buchenwald?... Était-ce un endroit tellement détestable?... La nature, pour une fois inconsciente, avait-elle fait surgir en ce point du monde un lieu où les humains devaient connaître les prémices de l'enfer?

« Non pas!... Buchenwald, c'était, il y a un siècle et demi, sous Charles-Auguste, duc de Weimar, un site où Gœthe aimait à promener ses rêveries; Buchenwald, c'était le « bois des hêtres » qui couronnait le mont Eitters; nous y vîmes encore, en 1944, le grand chêne au pied duquel Gœthe venait s'asseoir... Une prédiction pesait sur cet arbre; l'empire allemand devait disparaître, disait-elle, au cours de l'année qui suivrait celle de la mort du

chêne. Or, curieuse coïncidence, l'arbre qui s'étiolait fut brûlé gravement au cours du bombardement du camp le 24 août 1944; il acheva de mourir avant la fin de l'année. L'année suivante, 1945, vit — comme vous le savez — l'effondrement du III^e Reich.

« Du lieu de promenade et de poétiques rêveries de celui qui fut leur plus grand poète, les Allemands avaient fait un bagne. Le « bois de hêtres » était ainsi devenu Buchenwald, camp de concentration, assez semblable aux innombrables camps créés par les nazis pour mater et pour faire mourir, d'une mort voulue et lente, les hommes, les femmes et même les enfants qui se permettaient de ne pas vouloir penser comme eux.

« Ce caractère assez particulier de Buchenwald fait ressentir mieux qu'aucun autre camp les oppositions incroyables qui peuvent naître dans les cervelles allemandes.

« Dans ce bagne, comme dans les autres d'ailleurs, non contents de condamner aux travaux forcés les patriotes déportés, le premier travail des hitlériens et de leurs hommes « de main », les SS, consistait à leur enlever toute personnalité, même apparente... dépouiller l'homme totalement... le raser de pied en cap... le vêtir ridiculement à l'aide de défroques... ne rien lui laisser de son passé, pas une photographie de sa femme ou de ses enfants... pas même son alliance!... Le faire vivre dans une promiscuité et dans des conditions qu'ils voulaient dégradantes afin que l'homme en vienne à ne plus avoir le respect de lui-même; créer l'unification par la base, cette base étant déterminée par un niveau très au-dessous de ce qu'aucune société, même la plus intolérante, ait jamais infligé à ses parias, voire à ses esclaves... l'affaiblir physiquement par le travail forcé, par les coups, par la faim, par les insomnies afin de lui enle-

ver toute résistance morale. Ainsi, l'homme était placé dans des conditions qui hâtaient une mort que les SS voulaient particulièrement dégradante et d'autant plus atroce.

« Pour certains, cela dura peu, ils moururent rapidement... la mort abrégée leurs souffrances; pour les autres, cela dura, dans certains cas, plus de trois années.

« C'est en raison de ces faits, constatés lors de notre arrivée à Buchenwald, en janvier 1944, que nous décidâmes de reprendre le combat clandestin et que, peu à peu, bien lentement, avec une extrême prudence indispensable pour réussir, nous créâmes un organisme de défense qui devint le « Comité des intérêts français ».

« Dans les barbelés boches, ce comité lutta pour aider matériellement et pour soutenir moralement tous les Français, plus particulièrement, bien entendu, les malheureux et les faibles, créant la solidarité qui permit à tant de Français de ne pas mourir, soutenant la moralité de l'ensemble des Français en luttant contre les trafics, les petites combinaisons personnelles et égoïstes, parvenant à constituer, malgré et contre l'atmosphère du bagne, grâce à une volonté et à une patience inlassables, une petite France, expression de l'unanimité des combattants de la Résistance.

« Finalement, les Français purent se dresser, unis... et forts de toute leur valeur morale reconnue, face aux colonies étrangères qui les avaient si longtemps méprisés.

« Le Comité des intérêts français donna aussi naissance à la « Brigade française d'action libératrice ». Je ne saurais omettre de saluer l'esprit des volontaires de cet organisme de combat, constitué — lui aussi — clandestinement.

« Ce fut un bel exemple de courage et de discipline librement consentie par des hommes qui — déjà — avaient offert leur vie pour que la patrie soit libérée et qui, bien que

très affaiblis physiquement, entendaient lutter jusqu'à leur dernier souffle, même chez l'ennemi... jusque dans ses barbelés!

« J'estime de mon devoir de rendre hommage à tous ceux qui prirent part à cette lutte, à ceux qui sont tombés auxquels j'adresse mon salut respectueux, à ceux qui sont revenus et qui ont bien droit au souvenir reconnaissant des autres... n'est-ce pas Marcel Paul? (*Tonnerre d'applaudissements.*)

« Et puis... pour nous, vint le 11 avril 1945.

« Ce jour-là, vers dix heures du matin, nous perçûmes le tir d'armes automatiques... Un grand souffle d'espérance passa alors sur le camp de Buchenwald; nous pûmes observer des mouvements insolites chez les SS; nous lançâmes l'ordre de mobilisation de la Brigade d'action.

« Vers midi, debout au milieu d'une allée, devant ce block 31 dans lequel nous avions établi notre P.C. de combat, j'écoutais attentivement le bruit musical des balles. Elles glissaient dans l'air, nombreuses, au-dessus de nos têtes; je compris alors que, cette fois, c'était bien la fin, que ce bruit musical devenait un chant qui allait être bientôt, pour nous, le chant de la liberté.

« Et les brigades d'action passèrent à l'attaque. Nous n'avons pas eu à réaliser complètement le plan conçu, mais tout de même, ce sont les *häftlings* qui libérèrent le camp, faisant 487 prisonniers SS, leur prenant leurs armes et se plaçant en situation de parer à un retour offensif des SS de Weimar qui, eux, n'avaient pas encore abandonné le combat.

« Je vous revois encore, ce même 11 avril, à l'issue de la première réunion du Comité international, sortant du camp, vers six heures du soir, librement, pour aller... droit devant nous, sans contrainte. Nous rencontrâmes les premiers éléments de blindés américains et nous fûmes pris d'une joie enfantine, nous allions de l'un à l'autre véhicule, regardant ces soldats couverts de poussière qui, eux-mêmes, dévisageaient cette foule de fantômes vêtus d'innombrables défroques, se demandant — sans doute — s'ils n'étaient pas entrés par erreur... dans une de ces Cours des Miracles où se rassemblait, cinq siècles plus tôt, toute l'affreuse et lépreuse gueu-



Au foyer des artistes à la Comédie-Française : Marcel Paul, Vincent Auriol, Pierre Bourdan, Lise Delamare, le colonel Manhès.

serie... des mendiants professionnels.

« Nous ne prononcions qu'un seul mot : Merci. Nous n'avons pu remercier que ceux-là, mais nous aurions voulu pouvoir remercier tous les soldats de toutes les armées libératrices.

« Aujourd'hui, deux ans après, je voudrais être entendu de tous les soldats, de toutes les nations qui participèrent aux durs combats livrés pour la libération des peuples; les morts glorieux dont je salue la mémoire; les vivants, auxquels je dis encore : Merci.

« J'en termine!... Nous avons choisi, à défaut d'un spectacle qui fut écrit pour nous, la pièce d'Edmond Rostand, parce que *Cyrano de Bergerac* semble être un de nos grands devanciers, doté de cet esprit frondeur et de cet amour de la justice que possédaient les hommes de la Résistance. Nous n'eûmes pas songé à faire ce rapprochement lorsque, comme lui jadis, nous frappions d'estoc et de taille, chevaliers donquichottesques qui voulions décrocher la lune... aux cris de « liberté ».

« Revenus; quelque peu meurtris, de notre voyage dans la nuit, nous avons dû constater, à la lumière éblouissante du jour, que la réalité n'a pas été à la mesure de nos es-

pérances; peut-être, d'ailleurs, furent-elles ainsi que d'aucuns pensent, de splendides erreurs.

« Cependant, continuant d'en être fiers, nous avons repris la poursuite de notre merveilleuse chimère; s'il est nécessaire, nous la poursuivrons jusqu'au dernier jour du dernier des nôtres.

« Sans regrets, mais pleurant les insensés magnifiques, morts déjà pour ce rêve de beauté, nous nous réclamons de ce grand Cyrano, pêcheur de lune, qui osait se battre — à l'encontre de toute logique — pour l'honneur des autres.

« Notre ami Gabriel Daragnès, le grand artiste dont les illustrations sont autant de poèmes, a bien voulu prêter son grand talent pour illustrer magistralement notre programme. Il eut pu tenter de traduire, par de nombreux et talentueux dessins, la misère des prisons, la misère des camps de la mort. Il a préféré — et nous lui en savons gré — traduire nos souffrances passées par... un « prisonnier » dont le corps est maintenu entre les murs d'une geôle, mais dont l'esprit, qui n'appartient jamais à ses bourreaux, s'envole constamment... vers ce qui fut et ce qui restera — malgré tout, malgré tous — notre idéal :

« LA FRANCE... LA LIBERTE. » (*Très vifs applaudissements.*)

Et le rideau se leva sur le premier acte de la célèbre pièce d'Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, interprétée par la troupe de la Comédie-Française, les principaux rôles étant interprétés par le doyen Denis d'Inès (*Cyrano*), Marcel Bourdel (comte de Guiche), Louis Seigner (*Ragueneau*), Jean Marsan (*Christian de Neuville*), Jacques Servièrre (*Le Bret*) et par Mmes Lise Delamare (*Roxane*), Andrée de Chauveron (*mère Marguerite de Jésus*), Marcelle Gabarre (*Lise*).

Cette remarquable interprétation fit de notre soirée un très beau succès dont nous sommes infiniment reconnaissants à tous les artistes; nous ne saurions manquer de réitérer nos remerciements aux dames sociétaires qui voulurent bien jouer, avant le spectacle, un rôle complé-

mentaire, celui de vendeuses de programmes.

Ainsi se présente sous les meilleurs auspices la renaissance de notre Amicale qui fut quelque peu en sommeil depuis sa création, le 1^{er} juillet 1945. Il suffit de fournir, chacun, un léger effort pour que l'Association prenne la place et joue le rôle que nous devons à la mémoire de nos camarades morts là-bas.

Nous vous invitons à lire attentivement l'appel que vient de nous faire parvenir notre président qui est aussi le président de la Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes, et président d'honneur de la Fédération internationale des anciens prisonniers politiques.

Notre Bulletin

Après de longs mois d'absence, notre bulletin reparait, nous espérons que vous l'avez lu complètement et qu'il vous a plu.

Ce bulletin paraîtra désormais tous les trimestres, il sera le lien entre les rescapés et les familles de nos chers disparus, il sera l'outil au service de nos buts, il permettra le regroupement de tous ceux qui, hier, ont travaillé et souffert pour le même idéal, de tous ceux qui ont lutté pour la grande cause de la libération de la France.

Ce bulletin est votre bulletin, il ne doit pas être le fruit du travail de quelques-uns, mais de tous.

Nous attendons vos suggestions et aussi votre aide, car notre Amicale et notre bulletin ne pourront vivre et grandir que si tous vous nous aidez financièrement et moralement.

Dans notre prochain numéro nous comptons ouvrir d'autres rubriques : pour les recherches de disparus, pour les offres et demandes d'emplois, pour le placement durant les vacances des enfants ou de camarades fatigués, etc. Nous espérons que toutes seront favorablement accueillies et nous attendons vos réponses qui doivent être envoyées à l'Amicale en mentionnant sur l'enveloppe : « Bulletin. »

Certains camarades dont nous ne possédons pas les adresses ne recevront pas ce bulletin; passez-leur le vôtre, vous nous rendrez service et vous leur permettrez d'être au courant de la marche de l'Amicale.

Aucun de nous ne doit rester en dehors de l'Amicale, celle-ci prend maintenant un nouvel essor, chacun se doit de participer à nos réalisations et l'effort commun nous permettra d'augmenter encore son ampleur.

Tous nous devons nous souvenir que nous avons des engagements vis-à-vis de nos camarades morts, que nous leur avons promis de les venger, d'aider leurs familles et de rester unis pour reconstruire la France, ce n'est qu'en étant groupés au sein de l'Amicale que nous pourrons mener à bien toutes ces tâches.

Adhérez et faites adhérer les camarades de votre région.

LE BUREAU.

Achetez. Diffusez
partout la Brochure

« L'ALLEMAGNE AVANT
LA FRANCE »

Passez vos commandes au Service
Propagande de la Fédération, et joignez
25 francs pour chaque brochure au C.C.P. 4270-11.

Lisez

QUI TROUVERA...

Tout en conservant le nom
de notre bulletin, une présentation
plus belle et plus expressive de son titre ?

Envoyez vos projets au siège
de l'Amicale.

CAMARADES

QUI NE POSSEDEZ PAS ENCORE VOTRE CARTE AMICALE 1947

remplissez avec le maximum de précisions le questionnaire ci-dessous, joignez deux photographies d'identité du modèle courant, un mandat-lettre avec le montant de votre cotisation (50 francs minimum) et envoyez le tout à l'Amicale des Déportés de Buchenwald, 10, rue Leroux, Paris-16^e.

AMICALE DE BUCHENWALD

Nom Prénoms

Date et lieu de naissance

Nationalité Profession

Situation de famille Marié

Enfants Célibataire

Adresse

Date et lieu d'arrestation

Autorité ayant procédé à l'arrestation

Motifs d'arrestation

Mouvement ou Réseaux de Résistance

Date de condamnation Condamné par

Peine encourue Prisons en France

Déporté de Date de déportation

Camps en Allemagne

Kommandos Blocks

N° matricule

Libéré le par

Témoins de moralité au camp

Etes-vous malade ou en traitement